

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

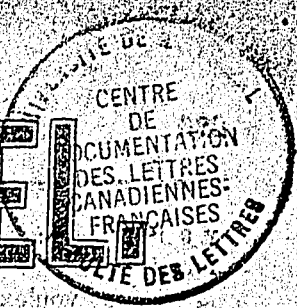
Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

054
M 543
Canadienne

LE MENEESTREL



PARTIE LITTÉRAIRE.

VOL. I.

QUEBEC, 26 SEPTEMBRE, 1844.

No. 15.

SOMMAIRE.—REVES D'AMOUR, (Poesie);
PEAU NEUVE, (Suite); ACADEMIE ROYALE
DE MUSIQUE, (Suite).

Poesie.

(Pour le Ménéstrel.)

REVES D'AMOUR.

« Hâtons nous de cueillir et les fleurs et les rêves,
« Les rêves et les fleurs ne seront plus demain.
Imitation de MOORE.

Se retirer tous deux en ces tièdes climats
Où jamais le soleil n'est terni par l'orage,
Où jamais on ne vit la neige, les frimats,
Sur les champs toujours verts, déverser leur outrage ;
Où le vent, chaque soir, est balsamique et pur,
Où l'herbe des sentiers fleurit, blanche et perlée,
Où d'un beau ciel les lacs refléchissent l'azur,
Où brillent mille feux dans la nuit étoilée ;

Avoir, sur le versant ombragé du coteau,
Un modeste hermitage, un abri solitaire
Près du quel coulerait un limpide ruisseau,
Devant lequel des fleurs diapreraient la terre ;
N'avoir qu'un seul hamac, pour rêver, pour dormir,
Un piano pour chanter, une voix pour la suivre,
Un chien pour nous garder, et, pour nous affermir,
Si nous pleurons jamais, la bible, ce saint livre ;

Etre à même souvent de pouvoir secourir
L'indigent qui viendrait frapper à notre porte :
Aider l'enfant à naître, et son père à mourir,
L'un que la vie amène, et l'autre qu'elle emporte !
Choisir, autour de nous, pour être nos amis,
Des âmes qui sauraient apprécier notre âme,
Dont toujours les conseils nous trouveraient soumis,
Qui nous dispenseraient la louange ou le blâme.

Seront-ils accomplis ces beaux rêves d'amour ?
J'espère, et, comme en Dieu, je crois en ta parole !
Quand je reçus ta foi, la mienne, dès ce jour
T'appartenait déjà ! . . . L'espoir est ma boussole !
Hâtons de ce bonheur l'avènement si doux,
Quelle ivresse dès lors égalera la nôtre ?
Quand, pour guider nos pas, nous aurons avec nous
L'amitié d'une part, la paix du cœur de l'autre.

BENEDICT HENRI REVOID.

New-York, 1844.

PEAU NEUVE.

(Suite.)

—Je crois bien, il était jardinier !
—Mais Michel n'est pas un paysan, mes-
sieurs. Son père est mort en lui laissant de
quoi vivre ! le jeune homme a étudié ; il sait
le latin. Il a pris un maître d'armes, un maî-
tre de danse et un maître de musique. Il a ap-
pris à peindre. Aujourd'hui c'est un monsieur.
Les jeunes gens du pays se moquaient de lui
d'abord ; mais comme il est courageux et réso-
lu, il les a fait taire : et maintenant tous les gar-
çons jurent par lui et les filles raffolent de lui.
Voilà ce que c'est que Michel Schirmer.

—Dis-moi, Daniel, ce Michel, tout enfant,
n'a-t-il pas travaillé dans le jardin de M. de
Martens ?

—Oui, oui, monsieur Edouard ; mais cela ne
prouve rien. J'ai bien été, moi, garde-chasse
de feu votre père ! Voyez s'il n'en est resté
quelque chose ! . . . Et puis Michel a grandi.
Sa mère dit que madame de Martens ne le
connaît pas même de vue.

—Merci, Daniel, voilà tout ce que je voulais
savoir.

—Il n'y a plus rien pour votre service ?

—Rien. Ah ! ah ! j'oubliais . . . Combien

y a-t-il d'ici à la chaumière du jeune Schirmer ?

— Vous voulez le voir ?

— Peut-être . . .

Attendez-le ici alors : il va venir. Le vainqueur du tir s'arrête toujours à mon auberge. Serviteur, messieurs. Je vous quitte. Il faut que j'aille embrasser Michel.

Le brave homme se précipita dehors, tout joyeux, et bientôt sa grosse voix se mêla au chœur de celles qui glorifiaient l'adresse du vainqueur. Edouard prit la main de Vilmot, s'approcha de la fenêtre, et indiquant à son ami le jeune triomphateur dont le cortège arrivait précisément en face de l'auberge.

— Tu vois, dit-il avec un sourire haineux, tu vois bien ce paysan dégrossi, ce manant civilisé, ce butor merveilleux, qui porte un habit à larges revers, un gilet blanc et des bottes à la hussarde ?

— Je le vois bien.

— Hé bien, c'est mon homme ! . . . l'homme que je cherche ! . . . l'homme qui me vengera de la famille de Martens ! . . .

— Lui ?

— Lui-même ! Donne-moi ce papier, cette plume : il faut que j'écrive.

— Mais . . .

— Donne, te dis-je : le temps presse. Je t'expliquerai tout.

II.

Michel Schirmer était entouré, pressé de toutes parts, fêté par ses amis les paysans des environs, qui voyaient en lui leur chef, leur maître, leur général. Il suffisait à peine aux félicitations, aux poignées de main, aux compliments de toutes sortes dont il était accablé. Mais, au milieu de ces cris, de ces vivats, de ces émotions diverses, il était un suffrage qui flattait plus particulièrement son orgueil, c'était celui du père Daniel ; il était une étreinte plus chère à son cœur que toutes ces accolades empressées, c'était celle de la mère Philippine. La vieille mère embrassait son fils avec effusion, toutefois, une idée chagrine perçait à travers sa joie. L'ambition de Michel ! C'était là sa grande inquiétude, son inépuisable sujet de tristesse.

— Hélas ! disait-elle, je suis heureuse de ton triomphe, mon cher enfant. Mais sais-tu bien ce que ton pauvre père dirait s'il était là ?

— Mon père ! interrompit Michel avec émotion. Et il se découvrit.

— Oui, continua Philippine, celui qui dort là-bas, sous une croix de bois, près de l'église. Il te dirait : " Michel, laisse la gloire aux grands hommes. . . Ah ! mon enfant, château bâti en l'air s'écroule bien vite ! Où cela te mènera-t-il ? Quel bien cela te fait-il d'avoir appris le latin et la musique et tous les calculs ? Jouer d'un instrument, faire des armes, peindre sur une toile, mettre une balle dans une carte à cent pas, tout cela est très beau ; mais, qu'est-ce que cela fait venir ?

Le front pâle du jeune homme se colora subitement.

— Richesse, ma mère ! s'écria-t-il avec enthousiasme . . . Richesse à l'esprit, richesse au cœur ! hautes pensées, brillantes rêveries ! . . . L'espoir de la renommée ! . . .

Et baissant la voix, il ajouta timidement :

— L'ambition d'être aimé de Pauline.

— Mon pauvre garçon, cette riche demoiselle ne songera jamais à toi.

— Eh bien ! dit Michel après un moment de silence, quand cela serait ! Est-ce que les étoiles du ciel pensent à nous ? Mais elles sont douces à l'âme du prisonnier qui les voit luire dans son cachot !

Ces derniers mots furent plutôt murmurés que prononcés. Le front de Michel redevint pâle.

— Allons, reprit la vieille en essuyant une larme . . . le voilà dans ses tristesses ! . . . Voyons vous autres, essayez de le distraire.

Les paysans allaient continuer leurs acclamations joyeuses. Michel les arrêta du geste.

— Non, mes amis, non, leur dit-il d'une voix brève et profonde. Plus de cris ! plus de fanfares ! Ce n'en est plus le moment. Grâce aux sages avis de ma bonne mère, je viens de découvrir que tout était vide et creux dans mon triomphe. Ceci (montrant sa carabine d'honneur) n'est qu'un fusil de chasse, . . . inutile à la guerre, . . . un hochet d'enfant !

Et il jeta son fusil avec dédain. — Quant à la gloire, à la renommée, à tout ce qui remplit l'âme, à tout ce qui rend meilleur, . . . rêves que tout cela ! misère ! vanité ! Il n'y a d'utile et de réel au monde que le mousquet du soldat et la bêche du jardinier. Taisez-vous, mes bons amis, taisez-vous !

— Et il s'assit sur le banc d'un air chagrin, en pressant la main de Daniel. Sur un der-

nier geste de Michel, les paysans s'éloignèrent. Quelques-uns entrèrent dans la salle basse pour se rafraîchir. Daniel les y rejoignit.

Quand il se vit seul avec sa mère, Michel releva doucement la tête.

— Eh bien ! ma mère, dit-il essayant de sourire, vous m'avez chagriné tout à l'heure, . . . mais je connais votre cœur, et il faut que je vous ouvre le mien. Pauline, je vais vous parler encore de Pauline.

— Eh bien, voyons, parle !

— Mais, ne souriez pas, ma mère, en m'écoutant. Cela me fait tant de peine, quand j'ai le cœur sérieux !

— Eh bien ! Pauline ?

— Vous savez, poursuivit Michel avec agitation, que j'ai fait son portrait. Oh ! combien elle est plus belle encore ! Oh ! mes pinceaux ! Pauvre ressource ! Je ne saurai jamais peindre ! Je peux peindre comme tout le monde. Mais elle est au-dessus de l'art ! Je pourrais me faire soldat ! La France a besoin de soldats. Mais abandonner ce pays ! Quitter ces lieux qui habitent Mlle. de Martens ! Impossible ! ma mère ! quelle heure est-il ?

La vicille Philippine, à cette question inattendue, leva les yeux au ciel, avec l'expression désespérée d'une mère qui croit son fils atteint de folie.

— Déjà si tard ! continua Michel en entendant tinter un cloche dans l'éloignement. Je veux vous confier un secret, ma mère. Vous savez que depuis six semaines j'envoie chaque jour les fleurs les plus rares à Pauline. Elle les porte sans savoir d'où elles lui viennent ! . . . Elle les porte, chère mère ! . . . Je les ai vues dans ses cheveux, sur son sein ! . . . Je suis sûr de ce que je dis. Oh ! alors, comprenez-vous ma joie ? L'air que je respirais me semblait rempli de parfums. Je suis devenu plus fier ! J'ai versé mon adoration en poésie ! J'ai envoyé (ne souriez pas ainsi, ma mère) j'ai envoyé des vers à Pauline . . . des vers signés de mon nom : *Michel Schirmer* ! C'était ce matin. Notre voisin Gaspard les a portés. Il devrait être de retour. Je lui ai dit d'attendre la réponse.

Tandis qu'il parlait ainsi, jetant les mots au hasard, sans suite, interrompant ses phrases commencées, attentif aux harmonieuses vibrations que le nom de Pauline éveillait toujours dans son cœur, un ineffable sourire éclairait la physionomie de Michel, et d'heureuses larmes

roulaient le long de ses joues. Sa mère lui parla de cette réponse attendue, et lui demanda ce qu'il espérait. Michel rougit à cette question, balbutia timidement, puis, pour reprendre contenance, il alla ramasser son fusil. Philippine insista.

— Eh bien ! répondit Michel se rasseyant, peut-être me recevra-t-on . . . J'entendrai sa voix, je rencontrerai son regard . . . et alors . . . Oh ! alors, je pourrai mourir ! Dieu aura regardé de là haut le fils du paysan !

— Mais, si elle ne lit pas tes vers ? . . .

Michel tressaillit.

— Oui, oui, vous avez raison encore, mère ! . . . Il faut prévoir aussi cela. Eh bien ! alors, on sera au moins poli ; on m'accordera, que sais-je ? un éloge, un encouragement banal, de ces choses que l'on dit à tout le monde ! Et puis, peut-être me laissera-t-on emporter une fleur, un gant . . . Je me sauverai alors, heureux de cette surprise comme d'une faveur ! Je rejoindrai les armées de la république ; je m'élèverai de grade en grade jusqu'à un nom qu'on puisse être fier de porter. Et puis je reviendrai avec le droit de lui dire : Voyez, l'amour abaisse les orgueilleux et élève les humbles ! Oh ! comme mon cœur se gonfle dans ma poitrine !

Les yeux de Michel se tournèrent vers l'horizon. Un nuage de poussière se formait au loin sur la route et grandissait en approchant.

— Gaspard ! s'écria Michel. C'est lui, ma mère, c'est Gaspard !

Il voulut aller à la rencontre de son envoyé. Sa mère le retint. Presque aussitôt, Gaspard, arrivé devant l'auberge du *Soleil d'Or*, se jetait à bas de son cheval, une lettre à la main, Michel, transporté de joie, se précipita vers lui.

— Te voilà ! sois le bien venu, mon Dieu ! Où est la lettre ? Que t'a-t-on remis pour moi ? Parle ! N'est-ce pas cela ?

Gaspard lui tendit silencieusement le papier qu'il tenait. C'était la lettre de Michel, encore intacte, encore cachetée ! Michel la reconnut.

— Mais c'est la mienne ! dit-il d'une voix tremblante. C'est ma lettre, la première, la seule que je lui aie écrite ! Pourquoi ne l'as-tu pas laissée ?

Il s'aperçut alors seulement que la lettre avait été froissée, et que le papier était souillé et boue. Son regard prit une expression étrange. Il interrogea de nouveau Gaspard.

— On me l'a rendue, fit sourdement celui-ci :

— Quoi ! sans réponse ?

Gaspard hocha tristement la tête.

— Sans réponse ? répéta Michel.

— Non, continua Gaspard ; la seule réponse qu'on m'ait faite, vous la redirai-je, Michel ?

— Parle.

— Non. Qu'il vous suffise de savoir que pour vous, Michel, pour votre amour, j'ai souffert aujourd'hui un affront !

— Un affront, Gaspard ! un affront !

— Une injure qui dégrade, qui déshonore ! Votre lettre, elle a passé de laquais en laquais, jusqu'à son adresse.

— On l'a remise ? interrompit vivement Michel. Tu es sûr qu'on l'a remise ?

— Oui.

La poitrine de Michel se dilata à ce mot.

— Elle l'a lue alors !

— Je vous dis que le message est arrivé, j'en réponds ; mais..

— Achève.

— Le valet qui me l'a rendu m'a frappé !

— Ah !

— Au visage ! Indignement insulté !... châtie de la main d'un laquais ! en risée à cette valetaille !... Par la mort ! souilleté ainsi ! Sommes-nous donc esclaves encore ? n'avons-nous pas été délivrés, nous autres paysans ?

— Non, reprit Michel d'une voix brève et étouffée. Non : c'est impossible ! vous exagérez, Gaspard ! vous n'avez pas été frappé.

— Pardieu si ! répliqua le paysan irrité : aussi vrai que les domestiques ont jeté votre lettre comme cela par-dessus l'épaule, dans la boue, en ricanant, les lâches ! Dix ! ils étaient dix contre un ! sans cela ! Mais, à propos, que contenait donc cette lettre ?

— Pas une ligne que l'esclave le plus soumis n'eût pu écrire à sa souveraine ! Non, pas uné !

— Eh bien, je vous conseille d'en rester là, car on vous promet le même traitement qu'à moi, si..

Gaspard allait continuer, lorsqu'un signe suppliant de la mère Philippine lui ferma la bouche. Il se fit un moment de silence.

— Endurerons-nous cela, Michel ?

— Pardon, ami ; c'est ma faute. J'ai amené cette honte sur toi. Mais tu seras vengé, Gaspard ! Les insolents ! les insolents ! — Bah ! répondit Gaspard, ne pensez plus à moi ; ce n'est pas de moi qu'il s'agit. Et puis, j'irais à travers feu et eau pour votre service. Et sans cet infâme soufflet..

— Redis-moi, Gaspard, redis-moi que tu as été insulté. Comment et pour quelle offense.

— Pour quelle offense ? pardi ! vous le savez bien !

Michel tenait la lettre. Son regard était fixe, ses dents étaient convulsivement serrées : tout son corps frémissait, secoué par une émotion violente. Tout à coup, l'orage qui grondait au fond de son âme se fit jour au dehors. Sa colère éclata fougueuse et terrible. Il déchira la lettre en mille morceaux et foula aux pieds ses débris avec rage. En vain sa mère s'approcha de lui avec de douces paroles, pour calmer ce désespoir ; en vain Gaspard essaya ses consolations les plus énergiques, Michel repoussa sa mère et son ami.

— Ah ! s'écriait-il avec fureur, je jetterai son image dans la boue ! Elle ! je veux l'arrêter en pleine rue ! je veux l'insulter ! je veux frapper ses domestiques insolents ! je veux.

Il s'arrêta brusquement, et se tournant vers sa mère :

— Ma mère, regardez-moi bien, dit-il, ai-je un aspect ridicule ou repoussant ?

— Toi !

— Oui ; ou bien suis-je un lâche ? ai-je commis quelque vol ? ou mon âme s'est-elle souillée dans le mensonge ?

— Mon enfant !

— Ou bien encore, dites-moi : suis-je un sot stupide, un vaniteux, un idiot ? suis-je quelque chose de tout cela ?

— Non, certes, non !

— Que suis-je donc alors ?

Et la voix de Michel devint plus vibrante et l'expression de ses traits plus amère.

— Que suis-je donc ? oh ! pire ! cent fois pire ! Je suis un paysan ! Et cela s'avise d'aimer ! cela s'avise d'avoir un cœur, des passions comme les autres hommes ! Rustre ! va labourer la terre et courbe-toi sur ton sillon, si tu ne veux t'attirer les injures et le mépris des laquais !

En ce moment un domestique sortit de l'auberge et s'approcha de Michel une lettre à la main.

— Le citoyen Michel Schirmer ? demanda le domestique.

Michel se retourna. — C'est moi. — Que me veut-on ?

— Une lettre pour vous.

— D'elle, peut-être !

Et il prit la lettre en tremblant.

— Qui me l'envoie ?

—Le citoyen Lescas, qui vous prie de lui faire l'honneur d'accepter à dîner à l'auberge du *Soleil d'Or*, sur le chemin de son château.

—Lescas !

—Oui, Lescas, Edouard Lescas, un cidevant marquis ! dit en forme d'apostille le rude paysan Gaspard.

Michel ouvrit la lettre, et lut à demi-voix ce qui suit :

“ Je connais votre secret. Vous aimez une personne que sa fortune et son rang dans le monde ont placée bien au-dessus de vous. Si vous avez de l'esprit, du courage et de la discrétion, je puis vous assurer la réalisation de vos vœux les plus chers. La seule condition que je mette à ce service, la voici : Vous promettez par serment d'épouser celle que vous aimez, de la conduire à votre demeure après la cérémonie nuptiale. Je vous parle sérieusement. Si vous voulez en apprendre davantage, ne perdez pas un moment, et accompagnez le porteur de cette lettre, qui vous conduira vers votre ami et protecteur.

“ EDOUARD DE LESCAS. ”

Michel croyait rêver. Il relut plusieurs fois l'étrange missive, et se crut l'objet de quelque insolente mystification. Pourtant il se rassura en songeant que sa réputation de courage le mettait à l'abri d'une telle épreuve. Alors cette lettre était donc sérieuse ? . . . Alors son secret était véritablement connu de M. de Lescas ?

—Epouser celle que vous aimez ! . . . répéta lentement Michel. La conduire à votre demeure. Oh ! mon Dieu ! qui donc me tente ainsi ? De quel démon de l'enfer suis-je le jouet en ce moment ? Pourtant c'est écrit. Et ce domestique qui attend !

Gaspard et Philippine s'approchèrent. Michel paraissait toujours absorbé. Sa préoccupation les arrêta.

—Pauline de Martens ! il y a un homme en ce monde qui te donne à moi ! Et je n'ai qu'à faire un pas, à prononcer je ne sais quel serment ! et tu m'appartiens ! Tu m'appartiens ! Bah ! folie ! Cela n'est pas vrai !

Il se mit à marcher avec agitation.

—Folie d'ailleurs d'aimer encore cette femme ! Non, c'est une vision, c'est un fantôme de mes rêves que j'ai adoré. Maintenant c'est la réalité à laquelle il faut que je rende mépris pour mépris. Gaspard ?

Il étreignit la main du paysan.

—Gaspard, on t'a insulté, n'est-ce pas ? on t'a frappé, on a jeté ma lettre dans la boue ! Je t'ai promis vengeance et tu l'auras ! Adieu, ma mère, je reviendrai bientôt. J'entre là. Oh ! ma tête se perd ! la terre fuit sous moi ! Ta main, Gaspard ! Non, il faut que j'aie seul.

Il restait immobile, la tête penchée, les yeux fixés sur le papier cabalistique, et relisant ces mots : “ Epouser celle que vous aimez, la conduire à votre demeure ! ”

Le domestique à qui M. de Lescas venait de faire un signe de la fenêtre, tenta d'arracher Michel à cette lecture.

—Quelle réponse ferai-je, monsieur ?

—Aucune, dit Michel, comme réveillé en sursaut, je vous suis.

Il jeta un rapide regard à sa mère et à Gaspard, et, précédé du domestique, il entra dans l'auberge.

III.

Un mois s'est écoulé depuis l'entrevue de M. de Lescas et de Michel. Cet entr'acte permet de changer la décoration de ce drame. Au lieu de la grande route, au lieu de l'auberge de maître Daniel, l'hôtelier du *Soleil-d'Or*, notre théâtre représente un salon meublé avec élégance. Nous sommes à Lyon, dans la maison de M. de Martens, le célèbre négociant en soieries. Pauline a reçu ce matin encore le mystérieux bouquet dont l'envoi journalier cause tant de surprise à sa mère et donne tant d'humeur à son oncle. Les fleurs ont été acceptées avec joie par la jeune fille qui les dispose artistement dans une jardinière. C'est sans doute le tribut de quelque galant métayer des environs. Ainsi rassurée, Pauline se rit des scrupules maternels et des remontrances grondeuses du colonel Damas.

—Cette petite fille est une folle, dit en riant la complaisante mère au sérieux colonel ; si elle n'y prend garde, son étourderie lui fera manquer un beau mariage.

—Quel mariage ?

—Vous le demandez ! l'alliance la plus riche, la plus illustre, le parti le plus inespéré.

—Mais encore.

—Ah ! au fait, vous êtes militaire, et votre correspondance avec le ministre de la guerre absorbe tous vos moments. Apprenez donc ce

qui s'est passé ici depuis huit jours. Le comte Adriani Sarpi nous n'a été présenté.

—Qu'est-ce que le comte Adriani Sarpi ?

—Mais vous le connaissez.

—Moi !

—Vous l'avez vu.

—Quand cela ?

—Hier, avant-hier, tous ces jours-ci.

—Quoi ! ce serait ce beau jeune homme, cet élégant muscadin que vous a présenté M. de Lescas ?

—Précisément.

—Bravo ! ce comte Adriani me déplaît fort.

—Tant pis : moi, c'est mon héros. Quels agréments dans sa conversation ! quel charme, quel esprit, quelle distinction dans ses manières ! quel bon goût à parler de toutes choses ! quelle exquise politesse ! Ah ! c'est un homme qui a passé sa vie parmi les grands, au milieu des cours ; cela se voit.

—Hé ! hé ! fit en ricanant le colonel, comment diable connaissez-vous les cours, vous, ma chère sœur ? Remémorons : un homme se présente ici il y a trois semaines ; il est bien mis, il reluit, il a bon air, belle façon ; il porte au dos une étiquette de comte ; et vite, c'est un comte ! un comte italien encore ! et vous en raffolez à la première vue ; et vous lui jetez votre fille à la tête ! c'est juger un livre par la reliure !

Madame de Martens, outrée d'indignation, ne trouva rien à répondre à son frère. Heureusement un domestique qui parut la tira d'embarras en annonçant M. le comte Adriani et M. le marquis de Lescas.

Comme on le voit, les appellations nobiliaires, longtemps muettes en France, commençaient à retrouver ça et là quelques échos complaisants. Tandis que le Directoire étalait au Luxembourg ses manteaux brodés et ses chapeaux à la Henri IV, quelques plaques repaissaient en cachette, quelques décorations oubliées reflourissaient discrètement à certaines boutonnières. On tirait des armoires les parchemins poudreux, on les feuilletait en famille, on se donnait du comte et du marquis à huis clos. Le salon de madame de Martens, la marchande de soieries, était entiché de noblesse, elle ne voulait voir que des nobles. On était sûr de se bien faire valoir auprès d'elle en lui annonçant un gentilhomme, si peu prouvé qu'il fût. Elle n'entrait pas dans l'examen approfondi de ces titres auxquels elle tenait tant.

Pourvu qu'on se posât en gentilhomme, cela suffisait ; on était admis sans vérification. M. de Lescas eut donc beau jeu à produire son ami le comte Adriani Sarpi, gentilhomme florentin, fort riche et fort spirituel, voyageant incognito.

Le comte Adriani entra dans le salon en même temps que les deux personnages qui lui servaient de parrains. Edouard de Lescas et son ami Vilmot l'escortaient assidûment, vaquant à tout propos ses manières nobles, citant ses moindres reparties, étudiant ses moindres gestes, exaltant son opulence, son mérite, ses vertus ! Car le jeune seigneur Adriani avait de tout, même des vertus. Grâce à ces deux habiles menins, notre comte florentin n'avait que peu de frais à faire pour déranger complètement le vaniteux cerveau de madame de Martens. Infatuée de son futur gendre (ainsi l'avait-elle appelé dès le premier jour) elle ne rêvait plus que blason, que panneaux armoriés à sa voiture, elle se voyait déjà traînée à six chevaux, installée sur de soyeux coussins, à côté de son gendre, et quel gendre ! Elle serrait la main à Vilmot et à Lescas, les remerciant de lui avoir fait connaître ce cher comte.

—Que c'est généreux à vous, leur disait-elle avec effusion, car enfin, vous avez aspiré tous les deux à la main de Pauline, et vous servez votre rival ! c'est beau ! c'est admirable ; vous avez mon estime, mon amitié !

Lescas et Vilmot se confondaient en protestations de dévouement, en salutations respectueuses. Madame de Martens, enchantée, les remerciait encore, et ne les quittait que pour faire sa cour au comte Adriani. Le colonel Damas eut pitié de sa sœur, et essaya de rompre le cours de ces congratulations fatigantes.

—Ces messieurs ont-ils vu vos jardins ? demanda-t-il brusquement.

—Oui, colonel, répondit Adriani. C'est le paradis, c'est l'Eden ! Rien d'aussi beau n'existe aux environs de Florence. Tout cela, madame, est d'un goût délicieux !

Madame de Martens, flattée du compliment, sourit le plus gracieusement qu'il lui fut possible.

—Mon mari, dit-elle négligemment, avait autrefois un excellent jardinier. C'était un nommé Schirmer.

Un léger frisson passa sur le visage du comte Adriani.

—Oui, continua madame de Martens, un

honnête homme, qui connaissait bien son état, et que je regrette sincèrement, car son fils.

— Hé bien, son fils ? qu'est-ce qu'il a fait, son fils ? demanda rudement colonel.

— Rien qui vaille ! Un garçon présomptueux, qui fait le capable et qui s'avise, ah ! ah ! c'est trop ridicule ! Imaginez-vous que cela s'avise d'être lettré et de faire des vers ! des vers à ma fille, encore !

— Vraiment ! fit Adriani d'un air contraint. Et vous les avez reçus ? Voyons donc les œuvres de ce rustre.

— Bon ! est-ce qu'on lit cela ? Nous lui avons renvoyé ses vers, et il n'y reviendra plus. Mais c'est assez nous occuper d'un pauvre diable, bon tout au plus à mettre derrière un carrosse. Sa poésie vous aurait égayé, monsieur le comte, vous qui faites de si beaux vers !

Les compliments recommencèrent de plus belle. Madame de Martens félicita Adriani sur le choix exquis de ses bagues, sur la richesse de sa tabatière. Le galant gentilhomme lui offrit aussitôt sa boîte d'or, en y joignant le plus beau de ses diamants. Il fit ce cadeau grandement, naturellement, et sans prêter la moindre attention aux remontrances muettes dont l'assiégèrent à la fois Vilmot et le marquis de Lescas.

— Et donc ! messieurs, leur dit-il plus tard lorsqu'ils lui reparlèrent de cela, les comtes de Sarpi doivent être généreux.

Le colonel Damas, que tant de cérémonies impatientaient, prit une résolution militaire. Il sortit et alla allumer une pipe dans le jardin.

— Hum ! grommela-t-il lorsqu'il se vit seul : voilà un comte italien qui ne me plaît guère. Il faut que je le tâte.

Le soir même, il engagea une conversation en italien avec le comte Adriani. Celui-ci parut fort embarrassé de la réplique.

— Vous ne comprenez pas, Excellence ? lui demanda ironiquement le colonel.

— Si fait, si fait ! Répétez donc.

— *Godò di vedervi in buona salute.*

— Vous dites ?

— *Fa bel tempo. Che si dice di nuovo ?*

— Très bien, très bien. Mais que signifie ce jargon ?

— Ce jargon, Excellence ? c'est tout simplement de l'italien. Vous comprenez, j'imagine, votre propre langue !

— Non pas, fit le comte avec assurance, non pas, certes, comme vous la prononcez.

— Comme je la prononce ? — Hé oui ! vous n'avez ni la prononciation ni l'accent.

Madame de Martens, qui était présente, ainsi que Pauline, éclata de rire au nez du colonel.

— Vous voyez bien, mon frère ! Que vous ai-je toujours dit ? Vous voulez parler italien avec des Italiens, et voilà ce qui arrive.

MM. de Lescas et Vilmot partagèrent l'hilarité de madame de Martens. Le colonel Damas rougit. Ses moustaches fauves s'agitèrent avec un mouvement convulsif. Il s'approcha d'Adriani, et l'attirant à part :

— Monsieur le comte, lui dit-il à demi-voix, vous êtes un imposteur et un fat, comprenez-vous cela ?

Adriani resta impassible. — Non, colonel, répondit-il. Je ne comprends jamais les injures en présence des dames. Tout à l'heure, je serai heureux de prendre une leçon ou de vous en donner une.

— Je vous attendrai, monsieur.

Et le colonel fit un pas pour sortir.

— Vous nous quittez, mon oncle ? lui demanda Pauline.

— Oui, ma nièce ; je vais corriger mon italien.

Damas sortit.

Quelques instants après, deux épées sortaient du fourreau, malgré l'officieuse intervention de Vilmot et de Lescas. Le combat fut long, et soutenu avec une égale vigueur de part et d'autre. Les adversaires étaient calmes et s'observaient en ferrailant. Rien n'annonçait en eux la préoccupation. On eût dit un assaut. Tout à coup l'épée d'Adriani enveloppa celle du colonel et la fit sauter à dix pas.

— Vous m'avez, pardieu, désarmé comme un enfant, seigneur Adriani ! dit Damas en salueant gravement son adversaire. Et pourtant je me flatte de connaître l'escrime. Recevez mes compliments, monsieur ! Je ne fais pas grand état de votre blason de comte ; mais, que vous soyez noble ou non, je suis des vôtres. Un homme qui a tierce et quarte à son service doit nécessairement agir comme un gentilhomme. Reconnaissez, monsieur !

Les deux fers se croisèrent de nouveau. Cette fois l'épée du colonel se rompit. Adriani jeta la sienne, et le combat fut terminé.

— Voilà un rude garçon ! dit le colonel un peu confus.

Puis, comme ils s'en retournaient en causant, pour donner le change aux conjectures :

— Disposez de moi, dit encore Damas en serrant la main d'Adriani. Dans deux ans, je serai peut-être un personnage, et si ma protection peut vous être bonne à quelque chose, . . .

— Merci, colonel ! Je retiens cette offre généreuse, et j'en profiterai peut-être bientôt.

— Quand il vous plaira. Je suis tout à vous.

Arrivés au perron de la maison, ils se séparèrent.

— C'est étonnant, murmura Damas en regardant une dernière fois Adriani, comme j'aime cet homme là, depuis que je me suis battu avec lui !

Le colonel trouva sa sœur et sa nièce fort agitées, fort effrayées. Une lettre venait d'arriver de Paris, annonçant à Madame de Martens que le comte Adriani Sarpi était soupçonné de tramer un complot contre le directoire. La famille du comte entretenait, disait-on, des intelligences avec les Autrichiens.

— Il y va de sa liberté, de ses jours peut-être ! disait en pleurant Madame de Martens. Il faut qu'il se cache ! Il faut qu'il fuie ! Oh ! mon Dieu ! et il n'est pas encore mon gendre ! Que faire ? M. de Lescas, conseillez-nous.

— Si l'on s'informait ? ajouta Pauline ; si l'on sollicitait pour lui auprès des magistrats ?

— Gardez-vous-en bien ! s'écria Lescas. Les magistrats de cette ville, apprenant qu'il est suspect, ordonneraient son arrestation. Il n'y a que la fuite qui puisse le sauver ! Madame, ordonnez qu'on attelle une chaise de poste, et vite à Marseille où il s'embarquera. Ne perdons pas un moment.

— Mais il n'épousera pas Pauline.

— Qu'importe ! observa le colonel.

— Comment ! qu'importe ! mais je veux qu'il soit mon gendre, moi !

— Rien de plus facile ! dit Lescas ; on se marie vite aujourd'hui. Me chargez-vous de prévenir l'officier civil ?

— Faites, monsieur de Lescas, répondit madame de Martens.

— Demain au point du jour vous serez belle-mère du comte Adriani.

— Quel bonheur, ma fille !

— Et il partira aussitôt.

— Quel dommage, ma mère !

— Allez tout préparer, M. de Lescas. Je me confie à vous.

Edouard de Lescas sortit en se frottant les mains. Les deux femmes rentrèrent dans leur appartement. Resté seul, le colonel Damas fit quelques tours dans le salon, en se parlant à lui-même.

— Voilà d'étranges aventures ! pensa-t-il. Cet Adriani devenu suspect, et qu'on poursuit, parce qu'il a des intelligences avec les Autrichiens. Cet italien qui ne parle que français. Ce conspirateur, qui certainement ne conspire pas. Moi, je le laisserais aller ! Il me plaît cet homme là. Oui, mais qui est-il ? Ceci est une question qu'il faut résoudre, et plus tôt que plus tard. Je viens d'éprouver ma pauvre sœur ; pourvu qu'elle voie sa fille comtesse, tout le reste lui est indifférent. Mais, moi, je dois veiller à ce que ma nièce n'épouse pas le premier venu. Ce n'est pas au titre que je tiens. Qu'est-ce que cela me fait ! Seulement je veux un honnête garçon dans la famille ; je veux un nom qui ne fasse pas tache sur notre vieille généalogie de soldats et de marchands.

Le jour baissait. Le colonel Damas prit son chapeau et quitta le salon. En traversant le jardin pour gagner une petite porte de sortie, il passa près d'un massif et entendit deux voix qui chuchottaient derrière le feuillage. Pressé qu'il était de recueillir des informations sur le compte d'Adriani, il passa outre, et bientôt il fut dans la rue. Là il fit rencontre d'un paysan qui marchait d'un air affairé, et qui l'arrêta pour lui demander si madame de Martens était chez elle.

— Je suis le frère de madame de Martens, répondit Damas. Qu'y a-t-il pour votre service, mon ami ?

— Vous êtes de la maison ? ah ! tant mieux ! fit le paysan en essuyant son visage tout en sueur. Vous pourrez me répondre, vous ! Ecoutez. D'abord, vous n'êtes pas sans connaître le père Daniel, l'aubergiste du *Soleil-d'Or*, un malin qui a été garde-chasse ; et, comme vous êtes militaire, ça se voit, entre vous et le père Daniel, il n'y a que la main. Si bien donc que le père Daniel, ce n'est pas moi, mais je suis son voisin, et c'est lui qui m'envoie, de sa part et de celle de la mère Philippine. Vous ne connaissez que ça !

— La mère Philippine ?

— Oui, la mère à Michel Schirmier. Ah ! c'est que vous ne savez pas ! tout le pays sait ça pourtant. Michel Schirmier a disparu de sa cabane il y a un mois.

—Oui dà ! Eh bien ?

—Eh bien ! on est en peine de lui. Tout le monde est triste ; la vieille Philippine se lamente.

—Elle se lamente ! C'est donc un personnage, ce Michel ?

—C'est le roi des paysans. Pour en revenir à Daniel, comme il sait que je suis l'ami de Michel Schirmer, il m'a dit : " Voisin Gaspard, (c'est mon nom) vous devriez vous mettre en campagne et chercher un peu ? " A quoi j'ai répondu : " Je veux bien. " Et je suis parti, et me voilà.

—Je suis flatté de vous voir, M. Gaspard. Mais pourquoi cherchiez-vous cette maison ?

—Parce que cette maison est celle de madame de Martens.

—Eh bien !

—Eh bien ! Ici le paysan se rapprocha mystérieusement du colonel. Voyez-vous, mon commandant. C'est que j'ai dans l'idée que notre homme est ici.

—Ce Michel ?

—Lui-même. Et tenez, à présent j'en suis sûr. Il avait un projet. C'est toute une histoire : Amoureux de la fille de la maison !

—De Pauline ?

—Mlle Pauline : c'est ce nom là.

—Silence ! interrompit avec force le colonel. Viens ! suis-moi. Nous causerons plus commodément."

Ei, saisissant le bras du paysan effaré, il l'entraîna jusqu'à sa chambre, dont il ferma la porte derrière lui avec le plus grand soin.

IV.

Les deux voix mystérieuses que le colonel avait entendues derrière le feuillage, en traversant le jardin étaient celles d'Adriani et de Pauline de Martens. Les deux amants, qui allaient être époux, se confiaient tout bas leurs craintes et leurs espérances. Pauline avait échappé à l'obsession de sa mère ; Adriani avait trompé la surveillance de ses deux amis. Le cas et Vilmot. Rien ne troublait plus les confidences de ces jeunes âmes. Adriani parlait d'amour à Pauline, et celle-ci, répondant à la tendresse du comte, ne pouvait se défendre de ne pas se laisser aller à quelques éblouissements de vanité. Elle rêvait une existence de splendeur et de féeries ; elle peuplait l'avenir de fantômes brillants elle habitait en idée un palais de marbre et de jaspe, rival de ceux des *Mille et Une Nuits* ! Adriani, un peu alarmé de ces ambitieuses pensées

es-avait de ramener Pauline au milieu du monde réel.

—A quoi bon, lui disait-il, transporter sans cesse votre imagination au pays des merveilles ? Ce monde ne vous suffit-il pas ? Et ne vaudrait-il pas mieux, dites, que mon amour vous choisisse une retraite au pied des Alpes, loin du bruit et des regards, loin des curieux qui nous épient pour nous railler, loin des indifférents dont le silence est presque une insulte ? Et alors, Pauline, qu'importe que le luxe décore notre demeure ! qu'importe que notre fortune nous suscite beaucoup d'envieux ! Ne serons-nous pas l'un à l'autre ? Et que souhaitez-vous de plus ? Quant à moi, je vous jure que vous me suffisez.

Un tel raisonnement n'était pas de ceux qui pouvaient convaincre Pauline.

—Non ! répondait-elle avec enthousiasme. Un tel repos, le calme dont vous parlez seraient l'oubli de vous même ! Vous êtes noble, Adriani, vous êtes opulent, et pourquoi renoncerais-je à vous voir paré de tous ces avantages ? pourquoi me priver de ce bonheur, moi qui vous aime ? Hélas ! vous souriez et traitez cela de vanité d'enfant ; mais cette vanité est un côté de ma tendresse ; et vous ne pouvez m'en vouloir de vous chérir ainsi. Je veux que votre félicité ait une auréole ! je veux que vous ne restiez pas confondu parmi les autres hommes, vous qui pouvez les dépasser du front !

Adriani sourit avec amertume, et soupira profondément.

—Ah ! Pauline ! Pauline ! âme frivole ! C'est le comte Adriani que vous aimez, et non pas l'amant ! Si, au lieu du luxe, de la pompe et des grandeurs, je vous avais dépeint la pauvreté, les soucis et les peines, qu'auriez-vous dit alors ? Votre cœur n'est connu maintenant !

—Arrêtez ! s'écria Pauline. Puis, avec l'accent de la tendresse et du reproche, elle ajouta : — Vous alliez blasphémer ! rendez-moi plus de justice ! Oui, en effet, j'ai pu un instant être séduite par la pensée d'un avenir éblouissant. Qui donc résisterait à ces tentations irrésistibles ? Mais le charme n'a duré qu'un instant ; le rêve d'or a disparu, l'amour seul est resté ! Et à présent, croyez-moi bien : quand même le sort vous ferait déchoir de votre grandeur, quand même il vous réduirait.

—A l'état de pauvreté et d'abaissement de

ce misérable jardinier qui eut un jour l'audace d'élever ses vœux jusqu'à vous ?

—Eh bien ! oui, répondit Pauline. Oui, même alors, je crois que vous me seriez encore plus cher, parce qu'alors je pourrais vous prouver, Adriani, combien ma tendresse est sincère ! Ce n'est pas votre éclat, votre nom que j'aime ; c'est vous !

—Pauline ! je veux vous croire ; je vous crois !

Ici la physionomie d'Adriani passa du rayonnement à une expression grave et solennelle.

—Qu'avez-vous ? lui dit Pauline on se rapprochant de lui tout à coup. (Adriani hésita.)

—Parlez, Adriani, je vous en supplie !

—Je devrais me taire ! Ecoutez, Pauline, je ne sais si votre amour est aussi grand, aussi dévoué que le mien ; mais ce que vous venez de me dire a retenti là, dans mon cœur ! C'est moi dites-vous, que vous aimez, et non pas mon titre, et non pas ce blason, cette fortune, vain appât qui a séduit votre mère. Eh bien !

—Achevez Adriani !

—Ne m'appélez pas Adriani ! Supposez que je sois Schirmer.

—Cet homme !

—Oui, cet homme ! Eh bien ! ce soir, ce soir même, voulez-vous me suivre ?

—Vous suivre !

—Oui, voulez-vous m'accepter pour guide ? nous fuirons tous deux.

—Ma mère !

—Ne m'appelle-t-elle pas déjà son fils ? N'êtes vous pas ma femme ?

—Demain seulement.

—Demain pour le monde, mais aujourd'hui pour nous, aujourd'hui devant Dieu ! Si vous résistez, Pauline, pourrai-je croire à vos paroles ? Qui vous arrête ? doutez-vous de moi ? doutez-vous de votre époux ?

—Non, dit Pauline en le regardant avec tendresse ; il me semble qu'avec vous je serai par tout en sûreté.

—Ainsi, continua Adriani, ce soir, ici même, quand chacun sera retiré, n'est-ce pas ?

—J'y serai. Mais comment sortir ?

—Ne craignez rien ; j'ai la clé de cette porte. (Il indiquait la porte du jardin.)

—Pourquoi ne pas attendre à demain, Adriani ? Auriez-vous des craintes ? seriez-vous déjà poursuivi ?

—Poursuivi ! moi.

—Oui, ce complot, cette conspiration. Ne ni-

ez pas ! nous savons tout. Mais le plus prudent serait de rester caché. Demeurez, Adriani ? notre tendresse vous garde, on ne viendra pas vous arrêter dans cette maison.

Adriani écoutait sans comprendre.

M. de Lescas a remis à ma mère une lettre.—

Au rom de M. de Lescas, Adriani devina tout. Ce message reçu par madame de Martens, contenait, à n'en pas douter, quelque imposture, annonçait quelque ruse infernale. Adriani allait questionner Pauline, lorsqu'un bruit de pas l'arrêta. Deux promeneurs s'approchaient du massif.

v.

Pauline effrayée se jeta dans une allée dérobée et disparut. Presque aussitôt parurent, à l'entrée de l'allée opposée, M. de Lescas et son fidèle compagnon Vilmot.

—Je remercie le hasard qui vous amène, messieurs ! leur dit Adriani en les apercevant ; j'allais vous chercher.

—Et quelle demande avez-vous à nous faire, seigneur comte ? dit insolemment Lescas ; n'êtes-vous donc pas content de nous ? n'avons-nous pas fait largement les choses ?

—Si fait, messieurs ! vous êtes riches et magnifique comme Satan !

—Voilà une comparaison choquante.

—Je dis que vous avez été mes démons et mes tentateurs. Vous m'avez montré le ciel et ma raison s'est égarée, et mon honneur s'est perdu ! Misérables ! vous avez fait de moi un misérable comme vous !

—Ces termes sont forts, monsieur !

—Rendez-moi mon serment ! rendez-le moi, car je n'épouserai pas Pauline !

—Vous l'épouserez, vous l'avez promis.

—Ah ! quand je vous ai fait cette promesse, j'étais irrité par ses mépris, j'étais en démence ! Maintenant je suis calme. Reprenez ceci !

Il arracha sa plaque, ses décorations, et les jeta violemment aux pieds de Lescas. Puis il tira de sa poche un portefeuille et le lui tendit. Reprenez, dit-il encore, ce portefeuille ! et rendez-moi ma pauvreté. Rendez-moi mon nom ! Je ne m'appelle plus Adriani, je suis Michel Schirmer !

—Silence ! interrompit Lescas. Le moment n'est pas venu ; ceci est encore à vous. Je vous dis que vous l'épouserez, et aujourd'hui même.

—Aujourd'hui !

—Tout à l'heure. Une fable, inventée à propos, à tout préparé, tout aplani. Une lettre.

—Ah ! c'était donc vrai ?

—Tout est vrai ici, excepté les décorations que vous portez, excepté le titre qui vous couvre. Épousez Pauline de Martens, ou je vous dénonce moi-même, et vous livre à la risée du dernier laquais de cette maison, au mépris de Pauline, et vous serez arrêté, emprisonné comme un intrigant, comme un imposteur, monseigneur !

—Vous oseriez.

—Et dans son ressentiment (vous savez de quel ressentiment elle est capable), Mlle. de Martens épousera le premier qui s'offrira.

—Non pas vous, du moins !

—Qui sait ?

Les yeux de Michel étincelèrent. Dans sa fureur, il allait se précipiter sur Lescas. Une lueur de réflexion le retint.

—Méprisé de Pauline ! murmura-t-il sourdement.

Puis, sans ajouter un mot, il baissa la tête et s'éloigna.

—Suivons-le, dit alors Lescas à Vilmot. Son exaltation m'alarme pour le succès de l'entreprise. Il faut brusquer les choses, venez !

Ils sortirent du bosquet et se dirigèrent d'un pas rapide vers la maison.

Les confidences de Gaspard n'avaient pas tardé à édifier complètement le colonel Damas sur le compte d'Adriani. Mais il entra dans les idées du brave colonel d'humilier l'orgueil de sa sœur. D'ailleurs comme on a pu le voir, la bravoure de Michel et son adresse à faire des armes avaient presque subjugué le frère de madame de Martens. Il n'avait plus d'éloignement pour l'homme qui s'était montré son digne adversaire, et volontiers lui eût donné la main de sa nièce, si la chose eût dépendu entièrement de lui.

—Voyons pourtant, se dit le colonel, comment cette mascarade va tourner ! Il m'en coûte de croire à la friponnerie de ce Michel. Je me flatte d'être connaisseur en physionomie, et la sienne n'annonce rien que de bon. Je me défierais plutôt de ses deux acolytes, de ce Lescas surtout ! Celui là me déplaît. Que signifie ce titre, ce nom emprunté ? Quelque mystification peut-être ! Dois-je laisser mystifier ma sœur ? Pourquoi pas ? Elle mérite une leçon. Je veux la lui donner. Celle-ci serait piquante ! Marier sa fille à Michel Schirmer. Oh !

les choses n'iront pas jusque-là : je m'oppose à la plaisanterie. Si ma sœur s'obstine, je montrerai l'ami Gaspard, et il parlera. Nous verrons alors quelle mine fera le futur.

Le colonel descendit et trouva le salon paré comme pour une réception. Les domestiques allaient et venaient en se donnant un air de mystérieuse importance. Damas en interrogea plusieurs, qui éludèrent toute réponse. Impatient d'arriver, le colonel menaça, jura, s'emporta. Les domestiques s'enfuirent et le laissèrent seul. Il remonta alors à sa chambre et n'y trouva plus Gaspard.

—Allons, s'écria-t-il en frappant du pied, lui aussi le voilà parti ! Où le trouver maintenant ?

Il chercha partout, il chercha longtemps, mais il ne parvint pas à découvrir Gaspard. Le naïf paysan n'avait garde de se laisser prendre. Enchanté de l'air de fête répandu sur les visages de tous les domestiques, il s'était mêlé à cette valetaille, et, pour le moment, il buvait bouteille dans une arrière-cuisine, en compagnie du laquais de M. de Lescas.

Une heure s'était à peine écoulée, et déjà, grâce à l'intervention de la bouteille et de l'officier civil, revêtus, l'une de son cachet rouge, l'autre de son écharpe tricolore, un notable changement s'était opéré dans la position respective de trois de nos personnages : Gaspard était ivre mort ; Pauline et Michel étaient mariés. Une fois ivre, Gaspard était tombé sous la table. Une fois mariés, Pauline et Michel avaient cherché la solitude. Et se voyant seuls, les deux époux s'étaient rappelé leurs promesses réciproques.

— Il faut partir ensemble, ce soir même, Pauline.

—Vous le voulez ?

—Je vous en supplie. Je ne sais quel sentiment me dit qu'il faut partir sans perdre une minute. Autour de moi rôdent des dangers, des espions.

—Vous croiriez ?

—J'en suis sûr, fuyons ; demain, plus tard, j'écrirai à votre mère.

—Je suis prête à vous suivre.

—Écoutez, Pauline : il y a à quelque distance de cette ville, bien avant dans les terres, hors des chemins frayés, une cabane, un misérable toit qu'une vieille femme habite, et qui, cette nuit, pourra nous recevoir, c'est là que je vous conduirai. Je connais la route, mais le

temps est bien sombre ! Partons, puisqu'il s'agit de vous sauver. La nuit sera froide.

Pauline, sans répondre, se couvrit les épaules d'un manteau.

— Ange du ciel ! dit tendrement Michel en la serrant dans ses bras.

— Mon Dieu ! protégez-nous ! répliqua Pauline.

Et ils sortirent furtivement par la petite porte du jardin.

VI.

La vieille Philippine Schirmer était fort en peine de son fils. Elle allait et venait avec inquiétude, interrogeant les voisins, arrêtant les passants, implorant de chacun à mains jointes, les larmes aux yeux, quelques nouvelles de son enfant, de son cher Michel ! Mais toutes les bouches restaient muettes, tous les visages se détournaient avec émotion. Que répondre à l'anxiété de cette pauvre mère ? Seul, le voisin Daniel essayait de la rassurer par de bonnes paroles, de lui donner courage en lui promettant le prochain retour de Michel. Philippine écoutait le brave aubergiste, s'essuyait les yeux et reprenait, un peu plus tranquille, le chemin de sa maison.

Un jour, tandis qu'elle se désespérait plus que de coutume, elle reçut la visite d'une espèce de domestique qui lui remit une lettre. Comme la digne femme ne savait pas lire, elle alla montrer ce papier à Daniel qui prit rapidement connaissance de la missive.

— C'est votre fils qui vous écrit.

A cette nouvelle, la mère Philippine fut obligée de chercher un point d'appui pour ne pas tomber. Elle leva au ciel ses mains tremblantes et n'eut que la force de dire : lisez.

Daniel lut ce qui suit :

« Ma bonne mère, je me confie à vous. Je sais combien vous m'aimez. Cette nuit, je vous reverrai ; cette nuit je vous embrasserai. Attendez-nous, car je ne serai pas seul. Il est une personne qui m'est bien chère et pour laquelle je vous demande la meilleure part de votre affection. Aimez-la, et vous serez deux fois ma mère. »

— C'est sans doute Pauline ! dit la vieille avec émotion.

— Mlle. de Martens ! fit l'aubergiste étonné.

— Eh oui ! celle dont il était si amoureux. Il faut qu'elle l'aime bien aussi pour le suivre,

elle, si fière ! car elle ne peut ignorer que Michel est le fils d'un paysan.

— C'est parce qu'elle ne l'ignore pas que vos suppositions sont folles, mère Philippine ! Allons, il me suffit de voir que vous êtes plus tranquille, sinon plus raisonnable. Attendez Michel, qui ne peut manquer d'arriver d'un moment à l'autre, en compagnie de la personne annoncée. Pauline ou Margot, rien n'y fait, pourvu que ce soit du joli et surtout du bon ! D'ailleurs vous verrez. Moi je vous quitte, mon auberge me réclame. Il y a foule chez nous pour le moment. On est si content de voir notre armée qui part pour l'Italie ! C'est à qui portera la santé du général Bonaparte ! Il vient encore de m'arriver deux messieurs qui feront de la dépense, c'est sûr. Et tenez, ce sont les deux même qui ont couché chez moi la veille du jour où votre fils a disparu. Mais on m'appelle là-dedans. Adieu, mère Philippine.

— Merci, Daniel.

L'aubergiste rentra, et Philippine, hâtant le pas autant que son grand âge le lui permettait, regagna le chemin de sa maison. Le soir, malgré l'heure avancée, elle ne se coucha pas.

La bonfemme rangea tout, mit tout en ordre, prépara le couvert, apprêta le souper et attendit avec un grand battement de cœur. Chaque bruit venant du dehors, chaque secousse de la porte, chaque murmure indistinct du vent qui soufflait avec violence, et dont les rafales faisaient craquer les branches d'arbres ; chacun de ces bruits trouvaient un écho dans son âme et lui annonçait son fils bien-aimé. Plusieurs fois elle se leva pour aller ouvrir à Michel. Mais la porte ouverte ne laissait entrer que la bise froide de la nuit. La tendre mère revenait alors s'asseoir au coin du foyer dont elle excitait la flamme en invoquant Dieu et tous les saints de la légende. Enfin des pas s'approchèrent ; une voix bien connue appela. La porte, légèrement heurtée, s'ouvrit d'elle-même. Michel parut, accompagné d'une jeune femme vêtue de blanc et dont la tête et les épaules étaient enveloppées d'un mantelet.

— Arrêtons-nous ici, dit Michel, nous sommes arrivés.

— Je tremble ! murmura faiblement Pauline.

— Rassurez-vous !

Philippine, en revoyant son fils, ne put contenir sa joie et courut à lui les bras ouverts.

— Michel ! s'écria-t-elle.

—Oui, lui répondit tout bas Michel ; oui, ma mère, c'est moi.

La bonne vieille l'embrassa avec effusion.

—Quelle est cette femme ? demanda Pauline un peu surprise.

Mais Michel l'interrompit en approchant un fauteuil.

—Vous êtes fatiguée, lui dit-il, asseyez-vous.

—Oui, asseyez-vous, répéta Philippine.

Puis, se tournant vers son fils :

—Michel, je t'ai attendu bien longtemps.

—Vous nous attendiez, bonne mère.

—D'heure en heure, et avec émotion.

—Il est vrai, observa Pauline, que ces environs doivent être peu fréquentés. Vous ne devez pas avoir beaucoup de voyageurs.

Philippine, à ces mots, la regarda tout étonnée.

—Je ne recherche pas le monde, ma chère demoiselle, dit-elle en regardant Michel, et pourvu que j'aie mon fils.

—Votre fils ! vous l'aimez donc bien ?

—Oh ! plus que je ne puis dire !

—Et il est absent, peut-être ?

Cette question fut faite avec tant d'insouciance que Philippine crut pouvoir se dispenser d'y répondre. Cependant l'étonnement de la bonne vieille augmentait de minute en minute. Michel essaya encore de détourner la conversation :

—Vous ici ! dit-il tout bas à Pauline ; vous dans cette chaumière ! et cela pour me suivre ! Quel dévouement !

—Mais, répondit Pauline, n'êtes-vous pas mon mari ?

—Son mari ! répéta Philippine avec une explosion de joie. Répétez, madame. Ai-je bien entendu ? Ne venez-vous pas de dire que vous êtes mariée ? Ainsi, ce n'est pas à Mlle. de Martens que je m'adresse ; mais.

—Si, bonne mère, si.

Puis, se tournant vers Michel, Pauline ajouta en souriant :

—Quelle curiosité ! Adriani, débarrassez-nous de cette femme. Comment sait-elle mon nom ?

—Mais, répondit Michel avec embarras.

Sa mère ne le laissa pas achever. S'adressant vivement à Pauline :

—Parlez, madame, dites-moi si vous êtes la femme de mon fils ! si je puis vous nommer ma fille !

—Quelle familiarité ! s'écria Pauline : voilà qui est étrange ! Mais cette femme est folle ! Où m'avez-vous conduite, Adriani ? Sortons !

Michel, éperdu, suppliant, joignant les mains se tournait, tantôt du côté de sa mère, tantôt du côté de Pauline. Mais l'explication redoutée approchait. La jugeant inévitable, Michel s'agenouilla.

—Pourquoi cet abaissement ? dit Pauline.

—Madame ! s'écria Philippine, en désignant le coupable prosterné et repentant, voilà mon fils !

Pauline tressaillit et recula.

—Votre fils ! Que me dites-vous ?

—La vérité, répondit humblement Michel. Pauline, je vous avais parlé d'une cabane ignorée, d'un toit indigent, d'un misérable foyer où une pauvre femme était assise. Or, ce foyer, c'est le mien ; cette cabane, la voici ; cette pauvre femme, c'est ma mère.

—Votre nom, votre titre.

—Je vous ai trompée. Adriani n'est pas mon nom. Je ne suis pas comte de Sarpi, je suis Michel Schirmer, le fils du jardinier !

Cet aveu si complet qu'il fût, ne pouvait convaincre Pauline. Ses yeux interrogeaient ceux de Michel.

—Non, murmurait-elle, non, il y a des choses impossibles. Vous n'avez pas pris le nom d'un autre. Vous n'avez pas été à ce point effronté et lâche !

Michel restait immobile et comme foudroyé.

—Fétri ! deshonoré ! dit la vieille femme en sanglotant. Oh ! Michel ! pourquoi t'ai-je revu !

Elle alla s'asseoir dans le coin le plus obscur de la cabane, et se cacha le visage dans ses mains.

—Voyons, parlez, dites un mot qui vous justifie, continua Pauline en se rapprochant vivement de Michel. Dites que vous avez voulu m'éprouver, que vous êtes Adriani, et non ce misérable Schirmer. Vous vous taisez ! vous êtes donc réellement un faussaire et un traître !

—Grâce !

—Oui, demandez grâce, malheureux ! car d'un mot je puis vous perdre, savez-vous ! je puis vous livrer, je puis dire.

Un sanglot de la vieille mère interrompit Pauline.

—Non, reprit-elle aussitôt, je ne tairai. Votre crime divulgué la couvrirait d'opprobre, elle aussi ! Je vous épargnerai tous les deux. Oh !

dit-elle encore après un instant de silence, ceci est donc ma chambre nuptiale ! et voilà mon époux ! Un tel homme est venu, un tel homme s'est joué de nous ! de l'honneur de toute ma famille ! Cela n'est pas ! c'est un horrible rêve ! Je me réveillerai bien.

Puis allant à Michel et le touchant :

— Qui es-tu, toi qui es ainsi agenouillé ? lui dit-elle d'une voix brève et impérieuse. Que viens-tu me demander ? Que t'ai-je fait, et que dois-je faire contre toi qui m'as dégradée ainsi ?

— Je suis, répondit Michel sans lever les yeux, je suis, madame, un pauvre fou qui vous parle à mains jointes, un insensé indigne de votre haine, et qui pourtant avait osé aspirer autrefois à votre amour. Oh ! écoutez-moi, c'est la seule grâce que je vous demande.

(A continuer.)

ACADEMIE ROYALE DE MUSIQUE.

PREMIERE EPOQUE.

Origine de l'Opéra, ses progrès en Italie.—Ballets dansés à la cour de Henri II.

I.

[Voir le numéro 13.]

(Suite.)

La conduite de la pièce et la beauté de la musique le firent considérer comme un chef-d'œuvre ; c'est sur ce modèle que les mêmes auteurs, proclamés avec raison comme les créateurs du genre, composèrent leur opéra d'*Euridice*, joué publiquement à Florence, à l'occasion du mariage de Henri IV, roi de France, avec Marie de Médicis. Giulio Caccini donna ensuite l'*Enlèvement de Céphale*, et Peri, *Ariane*.

Les cinq actes d'*Euridice*, se terminent chacun par un chœur ; Tircis y chante des stances anacréontiques, précédées par un prélude de symphonie ; le dialogue est récité sur les tenues de la basse. Voilà donc le chœur, l'air,

le récitatif, les ritournelles trouvées et employées dès les premiers temps de l'invention du drame lyrique. Les partitions de *Daphné*, d'*Ariane*, de *Céphale*, de *Méduse* et de *Sainte Ursule* l'attestent encore. L'art du chant était à peu près inconnu, les instruments trop imparfaits ne permettaient pas de tenter des effets hardis ; malgré tant d'obstacles, l'opéra fut reçu avec un enthousiasme prodigieux. Les inventions de Claudio Monteverde dans l'harmonie donnèrent de nouvelles formes à la musique dramatique, en la débarrassant peu à peu de son contre-point, dont on était fatigué. Cet illustre maître établit à Venise un théâtre lyrique où l'on joua, en 1630, l'*Enlèvement de Proserpine* dont il était l'auteur ; Soriano et F. Cavalli, ses contemporains, composent aussi pour la scène ; en 1639, on y représente *les Noces de Pélée*, de ce dernier.

On employait alors un grand nombre d'instruments qui ne sont plus admis dans la symphonie, pour en changer, selon l'expression diverse des morceaux de musique. Chaque personnage dramatique avait son orchestre particulier, qui lui était départi selon le sentiment que sa voix devait exprimer. Ce moyen excellent servait à varier les jeux de la symphonie ; il annonçait le retour du personnage que l'on avait déjà vu, et faisait succéder les groupes de trompettes aux sons filées des violons, aux arpèges des luths, à la douce mélodie des flûtes et des musettes. La partition de l'*Orfeo* de Monteverde fait connaître la composition de l'orchestre qui l'exécuta en 1607 ; on y voit les parties de deux clavecins, deux contre-basses de viole, dix dessus de viole, une harpe double (à deux rangs de cordes), deux petits violons à la française, deux grandes guitares, deux orgues de bois, trois basses de viole, quatre trombones, un jeu de régale (petit orgue), deux cornets, une petite flûte, un clairon et trois trompettes à sourdines. Ces instruments jouaient par groupes séparés, attachés à chaque personnage, à chaque chœur d'un différent caractère. Ainsi les contre-basses de viole accompagnaient Orphée ; les dessus de viole, Euridice ; les trombones, Pluton ; le jeu de régale, Apollon. La petite flûte, les cornets, le clairon, les trompettes à sourdines sonnaient avec le chœur des bergers, etc. Le chant de Charon, soutenu par deux guitares, est ce que je trouve de plus singulier dans ces associations instrumentales et vocales.

A cette époque, on ne possédait encore en France que les ballets, dans lesquels les récits chantés et le dialogue parlé succédaient tour à tour à la danse. Ces ballets, composés sans goût, n'étaient assujettis à aucune règle dramatique. Baltasarini, Italien, que le maréchal de Brissac, gouverneur de Piémont, envoya à Catherine de Médicis, avec une bande de violons, apporta le premier une certaine régularité dans ce genre de spectacle. La reine le nomma son valet de chambre, et dès lors il devint l'ordonnateur de tous les festins, ballets, concerts, représentations et fêtes de la cour. Il se fit appeler Beaujoyeux ensuite ; ce fut lui qui, en 1681, composa le fameux *Ballet comique de la Royne*, pour les noces du duc de Joyeuse. Beaulieu et Salmon, maître de musique de Henri III, le secondèrent en faisant une partie des airs et des récits, dont Lachenay, aumônier du roi, avait donné les paroles. Cette solennité dramatique et musicale, ce ballet coûta plus de douze cent mille écus.

Ce ballet était presque un opéra ; le récitatif n'y figurait point, il est vrai, mais la musique, sans être à la hauteur des compositions de Monteverde, de Caccini, est d'une mélodie agréablement variée et fort bien adaptée au caractère des personnages et des situations. Le mélange des pièces de cornets et de flûtes, les airs de danse, les chansons à plusieurs parties, les récits, tout y est mis en opposition avec beaucoup d'esprit et d'artifice. Ce ballet comique devint le modèle sur lequel on composa, dans la suite une infinité de ballets chantés, genre de pièce qui tint lieu d'opéra chez les Français, pendant un siècle environ. L'opéra nous est venu des Italiens ; il a conservé ses formes grandioses, son allure pompeuse et son récitatif ; mais nous avions déjà le ballet chanté, le ballet dans lequel les acteurs débitaient, en dialogue parlé, tout ce qui avait rapport à l'action du drame. Cette manière de procéder, en faisant succéder tour à tour le chant au discours de la simple conversation, était adaptée et plaisait aux Français ; il ne faut pas être surpris que notre opéra comique l'ait conservée. Le vaudeville et l'opéra comique français ont pour origine commune le ballet organisé par Beaujoyeux et ses imitateurs. Il est bon de rappeler ici qu'un corps de ballet figura d'abord, et pendant un demi-siècle, sur tous nos théâtres de vaudeville et d'opéra comique. Les danseurs gambadaient encore aux représentations de la *Dame Blan-*

che et se mêlaient fort agréablement aux groupes du chœur.

Après les premiers résultats obtenus d'une manière si brillante par les découvertes et les travaux de Galilée, de Peri, de Caccini, de Monteverde, il semble que les progrès de l'opéra ont dû être très rapides : point du tout. La stupidité des poètes et l'incapacité des musiciens de l'Italie arrêtaient cette précieuse invention pendant le dix-septième siècle, et, comme aujourd'hui, on se jeta à corps perdu à travers les machines, les décorations, les effets de spectacle. Saint Paul et Vénus, Apollon et sainte Ursule, Neptune et Belzébuth, figuraient dans ces opéras, et les poètes, les musiciens, ne pouvant plus charmer l'esprit et le cœur, imaginèrent d'amuser, d'étonner les yeux. Plus la lanterne magique offrait de changements et plus l'opéra méritait les applaudissements de la foule ébahie. Dans le *Dario* de Beverini, on voyait le camp des Perses et les éléphants chargés de tours remplies de combattans, une grande vallée séparant deux montagnes, la place d'armes de Babylone, le parc des machines de guerre, le quartier-général des Perses, la tente du roi Darius, le tombeau de Ninus, la cavalerie et l'infanterie rangées en bataille, les ruines d'un vieux fort, la salle du trône du palais de Babylone, enfin l'extérieur du palais. La pièce est ce qu'on peut imaginer de plus ridicule, et la musique en est languissante et monotone. Les chanteurs profitèrent de la situation déplorable de la poésie et de la musique pour secouer le joug des faiseurs de livrets, des compositeurs, pour conquérir l'estime du public, captiver son attention et régner sur la scène. Caccini perfectionna le chant à voix seule, il sut l'embellir de trilles, de traits employés avec goût, et ces ornemens ajoutèrent au charme, à l'expression de la mélodie.

L'opéra bouffon ne date que de 1597. C'est alors que Orazio Vecchi mit au jour son *Anti-Parnaseo*, parade insipide où figurent Arlequin, Brighella, Pantalón et un matamore castillan, personnage obligé de toutes les farces de cette époque. L'espagnol, l'italien, le bolonais, le bergamasque et même l'hébreu y sont mêlés dans le dialogue. La musique ne diffère point du genre adopté pour l'opéra sérieux, mais elle paraît plus lourde et plus monotone dans la comédie.

(A continuer.)

Québec, 27 Septembre, 1844.

Les deux concerts que Madame Arnoult et ses dignes acolytes ont donnés, cette semaine, dans le salon de l'Hôtel de Payne, ont été très brillants. Une société élégante et nombreuse est venue admirer les trois artistes et les a chaleureusement applaudis. Pour notre part nous devons avouer que, malgré la haute opinion que nous avions conçue de leur capacité, sur la foi du *Courier des Etats-Unis*, notre attente a été de beaucoup surpassée.

Signor Casella est réellement un violoncelliste de première force. Il n'a pas, il est vrai, tout le brillant et l'énergie d'exécution de Max Bohrer; mais son talent, tout différent de celui du maestro Allemand, est empreint d'une couleur, d'une originalité, d'une douceur et d'une mollesse de verve tout italiennes. L'Adagio, *Souvenirs de Gènes*, de sa composition, est une élégie suave, pleine de poésie et rendue avec âme. Bien des beaux yeux, humides d'émotion l'ont dit plus éloquemment que notre plume ne saurait l'écrire.

Le clavier, sous la touche savante et harmonieuse de SIGNORA CASELLA a exprimé avec

bonheur les hautes inspirations de Rossini. Son exécution se distingue également par la grâce et la science.

Décrire l'impression immense produite par le chant de MADAME ARNOULT, l'enthousiasme haletant et à peine comprimé par le besoin d'écouter qui, à la fin de chaque morceau, se traduisait en une explosion d'applaudissements frénétiques, c'est répéter ce que les journaux de Montréal et de Québec ont déjà dit avant nous, sans exagération. Madame Arnoult a été ravissante de grâce, de facilité, d'élégance; sa vocalise est ce que nous avons entendu de plus parfait et de plus surprenant, et nous savons bien peu de cantatrices qui aient enlevé ici autant et d'aussi justes applaudissements.

Nous sommes heureux que les amateurs de notre ville aient dignement répondu à l'appel que tous les journaux avaient fait à leur bon goût et à leur sympathie, et nous sommes persuadé qu'ils garderont longtemps le souvenir des deux délicieuses soirées qu'ils ont passées en la compagnie de la beauté et du talent.

La partie musicale de notre feuille ne sortira que Jeudi prochain en huit pages.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LE MENESTREL paraît tous les Jedis. Il se compose de vingt pages, grand octavo, dont seize sont exclusivement consacrées à la partie Littéraire, et les quatre dernières à la Musique. L'année sera divisée en trois volumes, dont deux de Littérature, de 416 pages chaque, et un de Musique, de 208 pages.

Les conditions sont, outre les frais de poste, de TROIS PIASTRES par année, payable par semestre et d'avance. Cette dernière condition est de rigueur. On ne peut souscrire pour moins d'une année.

Toutes communications doivent être adressées, franchises de port, à PLAMONDON et CIE., Rédacteurs-Propriétaires, Bureau, à l'encoignure des Rues du Parloir et des Jardins, vis-à-vis la Chapelle des Dames Urulines, Haute-Ville.

Les Messieurs suivants qui ont bien voulu se charger de l'Agence du Ménestrel, sont autorisés à recevoir les noms des souscripteurs; à percevoir le montant de l'abonnement, et à en donner des reçus en conséquence

M. M.	G. N. Gosselin,	- - - - -	Au Bureau de l'Aurore, Montréal.
	J. Bte. Saint-Denis,	- - - - -	Saint-Hyacinthe.
	Louis Berlinguet,	- - - - -	Boucherville.
	H. Garneau,	- - - - -	Rivière du Loup (en haut).
	Antoine Bureau,	- - - - -	Trois-Rivières.
	Louis Balté,	- - - - -	Deschambault.
	Wolfred Launière,	- - - - -	Saint-Michel.
	George Tanguay	- - - - -	Saint-Gervais.
	George Couillard, E. D.	- - - - -	Saint-Thomas.
	T. Chapais, N. P.	- - - - -	Rivière-Onelle.
	Horace Pinet, N. P.	- - - - -	Kamouraska.
	Cléophe Cimon, N. P.	- - - - -	Malbaie.
	Arthur Chamberland, N. P.	- - - - -	Rivière du Loup (en bas).
	J. B. Beaulieu, N. P.	- - - - -	Kakouna.

PLAMONDON et CIE., Rédacteurs-Propriétaires.

Imprimé par STANISLAS DRAPÉAU et Cie., Bureau de l'Artisan et du Ménestrel.

054

N. 543

Canadiana

LE

MUSICAL STRAITS

PARTIE

MUSICALE.



[Vol. I]

[No. 15 et 16.]

LA VERITABLE POLKA.

PAR E. TITL.

POLKA

The musical score consists of four staves. The first two staves are a pair of treble and bass clefs, both in 2/4 time and key of B-flat major. The first staff begins with a treble clef, a key signature of one flat (B-flat), and a 2/4 time signature. The second staff begins with a bass clef, the same key signature, and time signature. The third and fourth staves are also a pair of treble and bass clefs, both in 2/4 time and key of B-flat major. The third staff begins with a treble clef, and the fourth with a bass clef. The music is a polka, characterized by its rhythmic patterns and melodic lines.

This page contains a musical score for piano, consisting of four systems of two staves each. The top staff of each system is in treble clef, and the bottom staff is in bass clef. Both staves have a key signature of one flat (B-flat). The music is written in a style typical of early 20th-century piano literature, featuring a variety of note values including eighth and sixteenth notes, as well as rests. The notation includes slurs, ties, and dynamic markings such as 'p' (piano) and 'f' (forte). The score is presented in a clear, black-and-white format with standard musical symbols.

First system of musical notation, consisting of two staves. The top staff is in treble clef with a key signature of one flat (Bb). The bottom staff is in bass clef with a key signature of one flat (Bb). The music features a melodic line in the upper voice and a supporting bass line.

TRIO

Second system of musical notation, consisting of two staves. The top staff is in treble clef with a key signature of one flat (Bb) and a time signature of 2/4. The bottom staff is in bass clef with a key signature of one flat (Bb) and a time signature of 2/4. The word "TRIO" is printed on the left side of the system.

Third system of musical notation, consisting of two staves. The top staff is in treble clef with a key signature of one flat (Bb). The bottom staff is in bass clef with a key signature of one flat (Bb). The word "VI" is printed on the right side of the system.

Fourth system of musical notation, consisting of two staves. The top staff is in treble clef with a key signature of one flat (Bb). The bottom staff is in bass clef with a key signature of one flat (Bb). This system continues the musical composition with similar melodic and harmonic structures.

The first system of music consists of two staves. The upper staff is in treble clef and the lower staff is in bass clef. Both staves have a key signature of two flats (B-flat and E-flat) and a common time signature (C). The music features a melodic line in the treble and a supporting bass line, with various note values and rests.

FINALE.

The second system of music consists of two staves. The upper staff is in treble clef and the lower staff is in bass clef. Both staves have a key signature of two flats (B-flat and E-flat) and a 2/4 time signature. The music is more rhythmic and includes a piano (*p*) dynamic marking.

The third system of music consists of two staves. The upper staff is in treble clef and the lower staff is in bass clef. Both staves have a key signature of two flats (B-flat and E-flat) and a common time signature (C). The music continues with a melodic line and a bass line, showing some chromatic movement.

The fourth system of music consists of two staves. The upper staff is in treble clef and the lower staff is in bass clef. Both staves have a key signature of two flats (B-flat and E-flat) and a common time signature (C). The music concludes with a final melodic phrase and a bass line, ending with a fermata.

The first system consists of two staves of music. The upper staff is in treble clef and the lower staff is in bass clef. Both staves have a key signature of one flat (B-flat). The music features a complex rhythmic pattern with many sixteenth and thirty-second notes, including slurs and ties.

The second system consists of two staves of music, continuing the piece. It maintains the same key signature and rhythmic complexity as the first system.

Piu mosso

The third system consists of two staves of music. The tempo marking *Piu mosso* is placed above the first staff. The notation continues with similar rhythmic patterns.

The fourth system consists of two staves of music, concluding the piece on this page.

The first system of musical notation consists of two staves. The upper staff is in treble clef with a key signature of one flat (B-flat). It contains a melodic line with eighth and sixteenth notes, some beamed together. The lower staff is in bass clef with the same key signature, providing a harmonic accompaniment with quarter and eighth notes.

The second system of musical notation also consists of two staves. The upper staff is in treble clef with a key signature of one flat. It features a melodic line with many beamed eighth notes, creating a rhythmic texture. The lower staff is in bass clef with a key signature of one flat, containing a bass line with quarter notes and some rests.

The third system of musical notation consists of two staves. The upper staff is in treble clef with a key signature of one flat. It contains a complex melodic line with many beamed notes and some slurs. The lower staff is in bass clef with a key signature of one flat, featuring a bass line with quarter notes and some rests. The system concludes with a double bar line.

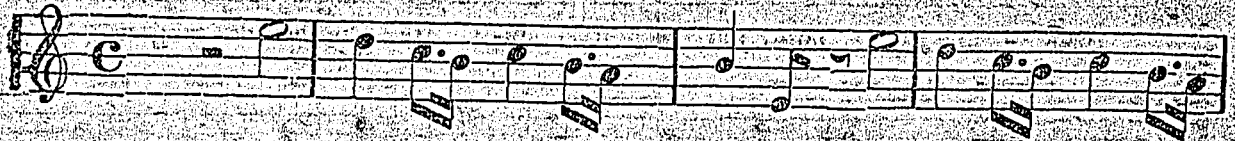
The fourth system of musical notation shows two empty staves, one in treble clef and one in bass clef, both with a key signature of one flat. This system appears to be a placeholder or a section where the notation is missing or faded.

LE LAC DES FE'ES.

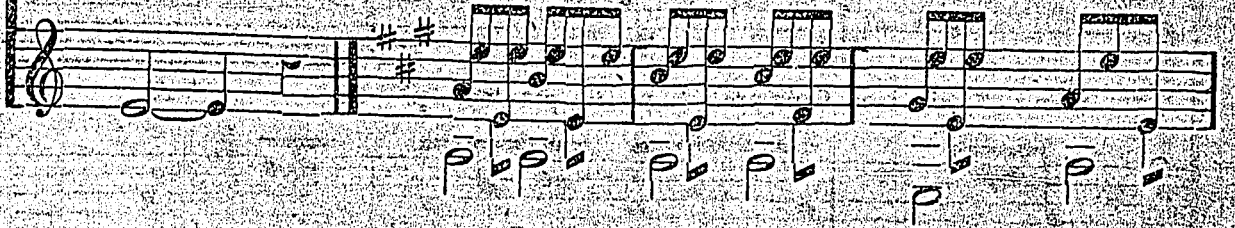
Paroles de SCRIBE, - Musique de D. F. E. AUBER.

Andantino con moto,

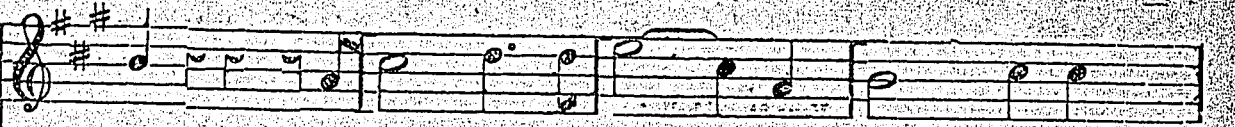
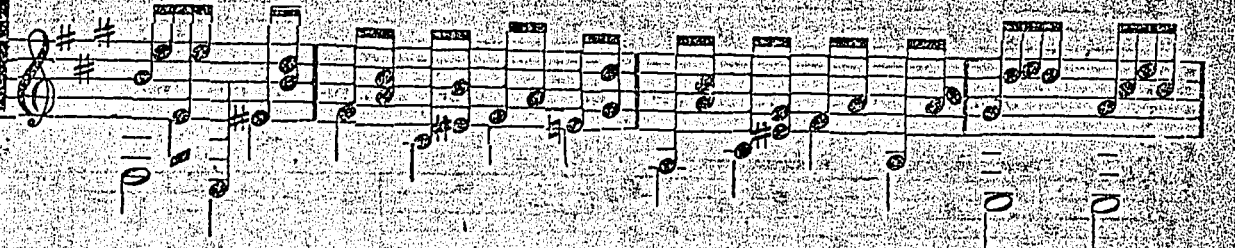
*



La nuit et l'o-ra-ge ont é-ga-ré mes

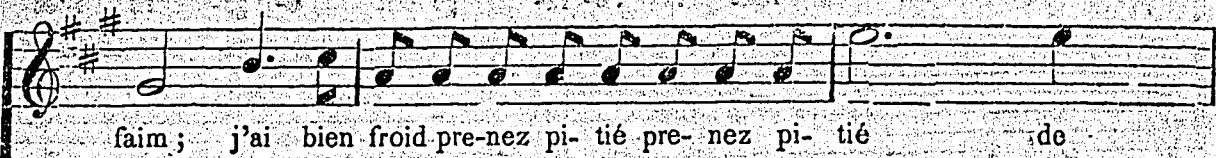
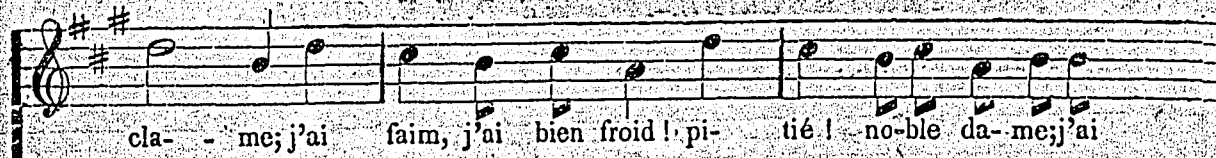


pas, et, dans ce vil-la-ge, on ne me con-naît



pas: je n'ai qu'un seul droit et je le ré-





II

Vous êtes si belle !
 Dieu n'a pas fait pour vous
 Une âme cruelle,
 Avec des yeux si doux.
 Je n'ai qu'un seul droit,
 Et je le reclame ;
 J'ai faim ! etc.

PLAMONDON et C^{ie}., Rédacteurs-Propriétaires.

Imprimé par STANISLAS DRAPEAU, Bureau du Ménestrel.